

كفرناحوم

C A P H A R N A Û M



SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

UN FILM DE NADINE LABAKI

Mooz Films présente

كفرناحوم
C A P H A R N A Ü M

Réalisé par
NADINE LABAKI

Produit par **KHALED MOUZANAR**

Durée : 123 Minutes

RELATIONS PRESSE/GAUMONT

Quentin Becker
Tél : +33 1.46.43.23.06
quentin.becker@gaumont.com

RELATIONS PRESSE

Matilde Incerti
Tél : +33 6.08.78.76.60
matilde.incerti@free.fr



Synopsis

نموذج ملخص

À l'intérieur d'un tribunal,
ZAIN, un garçon de 12 ans,
est présenté devant LE JUGE.

LE JUGE : « Pourquoi attaquez-vous
vos parents en justice ? »

ZAIN : « Pour m'avoir donné la vie »

Entretien avec Nadine Labaki

Réalisatrice

لقاء مع المخرجة نادين لبكي

Pourquoi avoir choisi d'appeler votre film « Capharnaüm » ?

Ce titre s'est imposé sans que je ne m'en rende compte. Lorsque j'ai commencé à réfléchir au film, mon mari Khaled m'a proposé d'inscrire sur un tableau blanc posé au milieu de notre salon tous les thèmes dont je voulais parler, mes obsessions du moment – car c'est ainsi que je procède -, les idées sur lesquelles je souhaitais plancher.

En prenant un peu de recul par rapport à ce tableau, je lui ai dit : en fait, tous ces sujets forment un tel capharnaüm ! Ce film sera (un) capharnaüm.



Quels étaient justement, au départ, les thèmes notés sur ce tableau ?

Je ressens toujours un besoin, à travers mes films, de m'interroger sur le système préétabli, son incohérence, et même d'imaginer des systèmes alternatifs.

Au départ de *Capharnaüm*, il y a eu tous ces thèmes : les immigrés clandestins, l'enfance maltraitée, les travailleurs immigrés, la notion de frontières, leur absurdité, la nécessité d'avoir un papier pour prouver notre existence, laquelle serait invalide le cas échéant, le racisme, la peur de l'autre, l'impassibilité de la convention des droits des enfants...

Vous avez toutefois choisi d'axer le film sur le thème de l'enfance...

L'idée de construire *Capharnaüm* autour de la question de l'enfance maltraitée est née parallèlement à ce travail de brainstorming, à la suite d'un moment bouleversant, surtout de par sa coïncidence avec la réflexion que j'avais entamée.

En rentrant d'une soirée, il devait être 1h du matin, je m'arrête au feu rouge et je vois là, sous ma fenêtre, un enfant assoupi dans les bras de sa mère qui mendiait à même le bitume. Le plus frappant, c'est que ce petit qui avait 2 ans ne pleurait pas, il ne demandait rien et ne semblait rien vouloir d'autre que dormir. Cette image de ses yeux qui se fermaient ne m'a plus quittée, si bien qu'en arrivant chez moi, je me suis trouvée prise d'une nécessité : en faire quelque chose. Je me suis mise alors

à dessiner le visage d'un enfant qui crie à la face des adultes, comme s'il leur en voulait de lui avoir donné naissance dans un monde qui le prive de tous ses droits. C'est par la suite que l'idée de *Capharnaüm* s'est mise à germer, en prenant l'enfance comme point de départ parce que, de toute évidence, c'est cette période qui détermine le reste de la vie.

Quel est donc le sujet de votre film ?

Capharnaüm raconte le périple de Zain, 12 ans, qui décide d'intenter un procès à ses parents pour l'avoir mis au monde alors qu'ils n'étaient pas capables de l'élever convenablement, ne serait-ce qu'en lui donnant de l'amour. Le combat de cet enfant maltraité, dont les parents n'ont pas été à la hauteur de leur rôle, résonne en quelque sorte comme le cri de tous les négligés par notre système, une plainte universelle à travers des yeux candides...

Quel levier d'action représente *Capharnaüm* et votre cinéma dans l'absolu ?

J'envisage le cinéma d'abord comme une manière d'interroger - et de m'interroger - sur le système actuel, en proposant mon point de vue sur le monde dans lequel j'évolue. Même si à travers mes films, *Capharnaüm* en particulier, je dépeins une réalité crue et dérangeante, je suis profondément idéaliste dans la mesure où je crois au pouvoir du cinéma. Je suis convaincue que le cinéma

peut sinon changer les choses, au moins ouvrir un débat ou inviter à la réflexion.

Avec *Capharnaüm*, au lieu d'aller déplorer le sort de cet enfant croisé dans la rue et de me sentir davantage impuissante, j'ai préféré employer mon métier comme une arme en espérant réussir à avoir un impact sur la vie de cet enfant, ne serait-ce qu'en invitant les gens à une prise de conscience.

Au déclenchement, il y a eu ce besoin de braquer des projecteurs presque crus sur l'envers du décor de Beyrouth, et de toutes les grandes villes, de s'infiltrer dans le quotidien de ceux dont la misère est presque comme une fatalité dont ils ne peuvent se défaire.

Tous les acteurs sont des gens dont la vie réelle ressemble à celle du film, pourquoi ce choix ?

Oui, la vraie vie de Zain est similaire (à quelques détails près) à celle de son personnage, pareil pour Rahil qui était sans papiers. Pour le personnage de la maman de Zain, je me suis inspirée d'une femme que j'ai rencontrée, qui a 16 enfants qui vivent dans les mêmes conditions que celles de *Capharnaüm*. Six de ses enfants sont décédés et d'autres sont dans des orphelinats à défaut de pouvoir s'en occuper. Celle qui joue le rôle de Kawthar a, elle, réellement nourri ses enfants au sucre et aux glaçons. À ce casting où, même le juge est un juge, j'étais la seule « fausse-note » au milieu des acteurs. C'est la raison pour laquelle mon intervention en tant qu'actrice, au cœur de la vérité des autres, a été minime. Le terme « jouer » m'a

toujours posé problème, et précisément dans le cas de *Capharnaüm* où le propos requiert une sincérité absolue. Je devais ça à tous ceux pour qui ce film servira d'étendard pour leur cause. Il fallait donc absolument que les acteurs soient des gens qui connaissent les conditions dont il est question, afin d'avoir une légitimité quant à parler de leur cause.

De toute façon, il aurait été impossible, à mon avis, que des acteurs incarnent ces gens aux bagages si pesants, qui vivent un enfer. En fait, j'ai voulu que le film rentre dans la peau de mes personnages plutôt que l'inverse.

Le casting sauvage s'est imposé, dans la rue, et comme par magie, car je suis convaincue qu'une force veillait sur ce film, tout s'est mis en place. À mesure que j'écrivais mes personnages sur papier, ils surgissaient dans la rue et la directrice de casting les retrouvait. Ensuite, je n'ai eu qu'à leur demander d'être eux-mêmes car leur vérité suffisait, et que j'étais fascinée, quasiment amoureuse de qui ils sont, de la manière dont ils parlent, réagissent, bougent. Je suis heureuse car c'était aussi et surtout une manière de leur offrir ce film comme champ d'expression, un espace où eux-mêmes ont exposé leurs souffrances.

Par-delà la plainte de Zain qui constitue l'élément moteur du récit, *Capharnaüm* retrace le voyage initiatique d'un garçon sans papiers...

Zain n'a pas de papiers, il n'existe donc pas, au sens légal du terme. Son cas est symptomatique d'un problème qui se pose à travers le film, celui de la légitimité d'un être

humain. J'ai été confrontée, au cours de mes recherches, à tellement de situations similaires où des enfants naissent sans papiers d'identité, parce que les parents n'ont pas les moyens d'inscrire leur naissance, et qui finissent par être des invisibles aux yeux de la loi et de la société.

À partir du moment où ils n'ont pas leurs papiers, grand nombre de ces enfants finissent par mourir, souvent pour cause de négligence, malnutrition ou simplement parce qu'ils n'ont pas accès aux hôpitaux.

Ils meurent sans que personne ne s'en rende compte car ils sont inexistantes. Ils le disent tous, unanimement, et mes recherches sont là pour l'appuyer, qu'ils ne sont pas heureux d'être nés.

Vous veniez d'accoucher de votre deuxième enfant au moment du tournage...

La naissance de ma fille Mayroon, dont l'âge est proche de celui de Yonas, mes montées de lait qui coïncidaient avec celles de Rahil dans le film, cette expérience double, vécue sur le tournage et dans ma vie privée entre lesquelles je devais jongler a certainement exacerbé tout mon rapport avec ce film et cette aventure bouleversante. Même si je rentrais chez moi entre deux prises pour allaiter ma fille, même si je ne dormais pratiquement pas, une force inexplicable m'a habitée tout au long du tournage... C'était incroyable.

Rahil est éthiopienne , est-ce un choix délibéré ?

Inconsciemment je voulais faire de cette femme de

couleur une héroïne de ce film. Au Liban, tant de filles comme Rahil quittent leur famille d'origine, leurs propres enfants, pour venir travailler chez des familles où elles deviennent des femmes invisibles qui sont contraintes à se soustraire à leurs émotions, au droit d'aimer. Souvent, elles sont victimes de propos racistes ou maltraitées par leurs patrons qui ne les considèrent pas comme le reste de leurs employés pour la simple raison qu'elles sont des femmes de couleur., Elles n'ont pas le droit d'aimer et donc d'avoir des enfants...

Là encore, la scène chez le notaire (où Harout doit faire semblant de se séparer de Rahil au profit d'une employée philippine car celle-ci apporte plus de « prestige » à la famille) matérialise l'incongruité d'un système qui fait que ces femmes sont non seulement regardées comme un bien mais catégorisées. J'avais donc le désir de les célébrer comme elles le méritent.

Quelles similitudes y a t-il eu entre le film et la réalité ?

Un tas de résonances ont rendu toute cette aventure magique. D'abord avec Rahil, qui, au lendemain du tournage de la scène d'arrestation dans le cybercafé, se fait réellement arrêter puisqu'elle ne possède pas de papiers légaux. On avait du mal à y croire. Lorsqu'elle se met à pleurer au moment de son emprisonnement dans le film, ses larmes ne sont pas feintes, pour avoir réellement expérimenté ce moment.

Même sort pour Yonas dont les vrais parents se sont fait arrêter en plein tournage. La petite qui l'incarne (Treasure de son vrai nom, une petite fille) a dû vivre pendant trois semaines chez la directrice de casting.

Tous ces moments, où la fiction et la réalité se télescopiaient, ont sans aucun doute contribué à la sincérité du film.

La question des migrants est également posée dans le film. Cela était important ?

Dans le film, ce sujet est abordé par le biais du personnage de Mayssoun. Il était important pour moi de parler de cela à travers le filtre des enfants qui, d'une certaine manière, fantasment ces voyages dont ils ne connaissent rien. Ces enfants qu'on catapulte, contre leur gré, dans une vie d'adulte, dure et impitoyable.

Considérez-vous ce film comme un documentaire ?

Capharnaüm est une fiction dont tous les éléments sont des choses que j'ai vues et vécues au cours de mes recherches sur le terrain. Rien n'y est fantasmé ou imaginé, au contraire, tout ce qu'on y voit est le fruit de mes visites dans des quartiers défavorisés, des centres de détention et des prisons pour mineurs, où je me rendais seule, dissimulée sous ma casquette et mes lunettes. Ce film a nécessité 3 années de recherches car il fallait que je maîtrise mon sujet, que je l'observe à l'œil nu, à défaut de l'avoir vécu. J'ai compris, en même temps que je m'attaquais à une cause si complexe et sensible à la fois, qui me touche autant qu'elle m'était étrangère, qu'il fallait que j'aie me fonde dans la réalité de ces êtres humains, de m'imbiber de leurs histoires, leur colère, leur frustration afin de la relayer au mieux dans le

film. Il fallait que je commence à croire en mon histoire avant de la raconter. Ensuite, le tournage s'est fait dans des quartiers défavorisés, entre des murs qui ont témoigné de drames identiques, avec une intervention minimale sur le décor, et des acteurs à qui il a été simplement demandé d'être eux-mêmes. Leur vécu a été dirigé de manière à servir la fonction. C'est aussi la raison pour laquelle le tournage a duré 6 mois avec plus de 520 heures de rushes au compteur.

Par contre, l'idée qu'un enfant puisse intenter un procès à ses parents ne semble pas réelle...

La plainte de Zain contre ses parents représente un geste symbolique au nom de tous les enfants qui, n'ayant pas choisi de naître, devraient pouvoir réclamer à leurs parents un minimum de droits, au moins celui de l'amour. J'ai tout de même tenu à ce que le procès soit crédible, à travers l'intervention des télévisions et des médias qui permettent à Zain d'arriver à ce tribunal.

C'est dans ce tribunal que tous les personnages du film se retrouvent.

L'idée de ce tribunal a été nécessaire pour donner une légitimité au plaidoyer de toute une communauté de gens. Cette audience permet à leur voix, opprimée et ignorée, de se faire enfin entendre. D'ailleurs, lorsque Souad, la mère de Zain, se défend face au juge, je lui ai demandé de le faire comme si elle devait défendre sa cause, celle de sa vie -réelle- face à une avocate. Elle s'est exprimée

en tant que Kawthar, sortant tout ce qui lui a été interdit de dire tout au long de sa vie. Le tribunal est là aussi, pour nous mettre face à notre échec et notre incapacité à agir face à la misère dans laquelle le monde bascule.

N'est-ce pas aussi une manière de nous obliger à juger ?

Au contraire. Ce tribunal existe pour nous tirailler entre des points de vues, et donc des opinions différentes. On en veut aux parents, puis on leur pardonne. Cela vient de ma propre expérience.

En rencontrant ces mères qui négligent les droits de leurs enfants, je me suis vue en train de les juger. Puis, en les écoutant raconter l'enfer dans lequel elles sont, les maladresses et l'ignorance qui les incitent à commettre parfois des injustices énormes envers la chair de leur chair, j'ai reçu une claque. L'idée est qu'on se dise, comme je l'ai ressenti, « Comment me suis-je autorisée à haïr ou juger ces gens dont je ne sais rien du vécu, du quotidien ? »

Considérez-vous *Capharnaüm* comme un film libanais ?

Dans sa production et son cadre, certainement. L'histoire, toutefois, est celle de tous ceux qui n'ont pas accès à leurs droits élémentaires, l'éducation, la santé, l'amour aussi. Ce monde obscur dans lequel les personnages évoluent, est symptomatique d'une époque et en l'occurrence du destin de toutes les autres grandes villes du monde.

On a l'impression que ce film représente un virage dans votre carrière, et s'éloigne des précédents où il flottait une sorte d'optimisme...

Zain réussit tout de même à avoir ses papiers à la fin du film, Rahil renoue avec son fils... À tous les deux, dans la réalité aussi, nous avons légalisé la situation au Liban. Pour une fois, j'ai eu envie que le *happy ending* ne se limite pas à l'écran et j'espère qu'il se produira dans la réalité à travers le débat que ce film peut ouvrir.

Capharnaüm a permis aux acteurs d'avoir un défouloir, un espace où il leur est permis de crier leurs souffrances et de se faire écouter. Rien que cela, c'est une victoire.

Idéalement, quelles ambitions souhaitez-vous pour *Capharnaüm* ?

L'ultime rêve serait de pousser les responsables à instaurer un projet de lois qui établiraient les bases d'une véritable structure pour accueillir les enfants maltraités et négligés.

Redonner une certaine sacralité aux enfants qui ne sont, pour un nombre de gens, rien que le fruit d'un besoin sexuel satisfait ou celui de la volonté de Dieu.

Biographie de Nadine Labaki

سيرة ذاتية

Filmographie

(2014) *Rio, I Love You*

Segment "O Milagre"

(2011) *Et maintenant on va où ?*

(*Where Do We Go Now ?*)

(2007) *Caramel*

Nadine est née au Liban, grandit pendant la guerre civile et obtient son diplôme d'études en Audiovisuel en 1997, à l'université de Saint-Joseph à Beyrouth. Une fois diplômée, elle se tourne immédiatement vers la promotion télévisée et réalise des clips vidéo pour des artistes populaires de la région, pour lesquels elle récolte plusieurs récompenses.

En 2005, Nadine participe à la Résidence du Festival de Cannes pour écrire *Caramel*, son premier long-métrage tourné au Liban. Elle réalise et interprète un rôle majeur dans ce film qui fut projeté à la Quinzaine des réalisateurs en 2007 et qui a remporté le Prix du Jury des jeunes et le Prix du Public au Festival de San Sebastián. *Caramel* est sorti en salles dans plus de 60 pays.

En 2008, elle reçoit l'Insigne de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres par le Ministre Français de la Culture.

Le second film de Nadine, *Et maintenant on va où ? (Where Do We Go Now ?)* qu'elle a écrit, réalisé et interprété, a aussi été projeté à Cannes en 2011 dans la catégorie « Un Certain Regard ». Le film a remporté le Prix Spécial du Jury œcuménique. Il a ensuite remporté le Prix du Public Cadillac au Festival International du film de Toronto et le Prix du public au Festival de San Sebastián, avant d'être projeté à Sundance en 2012. *Et maintenant on va où ?* a été nommé pour le prix du meilleur film étranger par la « Los Angeles Film Critics Association Awards » et est le film arabe le plus rentable au Liban à ce jour.

En 2014, Nadine a réalisé *Rio, I Love You*, l'un des segments du film d'anthologie *Cities of Love* qu'elle a co-écrit et interprété, en face de Harvey Keitel.

En tant que comédienne, elle a joué dans *Mea Culpa* de Fred Cavayé, *La Raçon de La Gloire* de Xavier Beauvois, *Stray Bullet* pour le réalisateur libanais Georges Hachem et *Rock the Casbah* de la réalisatrice marocaine Laïla Marrakchi.

Entretien avec Khaled Mouzanar Producteur

لقاء مع المنتج خالد مزنر

C'est la première fois que vous produisez un long-métrage avec Nadine ?

Quand j'ai commencé à comprendre la direction vers laquelle Nadine se dirigeait avec *Capharnaüm*, son obsession de vérité et son désir de pousser le réalisme à son apogée en posant un problème social et humain, j'ai compris qu'une production classique ne fonctionnerait pas dans ce cas. C'est ainsi que je suis intervenu sur la production, dans un souci de liberté totale. L'idée étant de créer un film purement libanais, presque sans contraintes créatives ou de temps, à travers lequel Nadine pourrait s'exprimer comme elle le désire, à la croisée du documentaire et de la fiction. *Capharnaüm* est aussi la preuve que nous formons une équipe et que nous pouvons tout faire ensemble.



Vous parlez d'une « conception maison », comment l'avez-vous vécue ?

Nos vies privée et professionnelle se sont imbriquées pendant toute cette période, *Capharnaüm* est presque devenue une épopée familiale, surtout que son thème résonnait avec la naissance de notre fille, peu de temps avant que nous ne commencions le tournage.

Ce film, nous l'avons vécu à deux comme une véritable naissance, avec toutes les étapes que cela suppose : du stade embryonnaire de l'idée jusqu'à l'apparition des images à l'écran, et même à certains moments une certaine forme de «baby blues». Nous sommes charnellement liés à *Capharnaüm* car nous l'avons entièrement pensé puis fabriqué, librement. Tout a démarré entre notre salon et mon studio, avant qu'on installe un bureau juste en-dessous de chez nous.

Les acteurs, dont la vie hors caméra ressemble à celle du film, ont même fait partie de notre quotidien. C'est un film quasiment sauvage, qui sort de nos tripes et où est gravé notre ADN.

Cette production s'est faite de manière hors normes.

À cause de cette extrême liberté que nous nous sommes octroyés, *Capharnaüm* a été un casse-tête d'organisation à tous les niveaux.

C'est une production qui rompt avec les codes habituels. De la lecture du scénario, à la post-production, la musique et le mixage, tout s'est fait chez nous et par nous.

Le financement, de la même façon, n'a pas été recueilli conventionnellement. Au début, je me suis lancé dans cette aventure presque sans un sou, et autour de moi, personne à part moi n'y croyait vraiment. On me disait que c'était une partie de poker folle.

Les risques étaient colossaux mais j'y croyais profondément. *Capharnaüm* a été un projet casse-cou, où j'ai traversé des difficultés financières, que je me suis interdit de partager avec Nadine par peur de la fragiliser au moment du tournage, avant que l'argent ne soit injecté, à travers un montage financier totalement exceptionnel, à la fois grâce au secteur privé et à la Banque Centrale Libanaise.

De quelle manière se manifeste le virage opéré par Nadine (en allant vers un film plus documentaire) au niveau de la musique que vous avez également composée ?

Je me demandais sans cesse quelle musique pourrait bien coller avec tout ce que ces personnages vivent et ont à dire ? Quel son accoler aux odeurs des égouts, à la misère et toute la crudité du propos ?

Le parti pris a été donc celui d'une bande-son moins mélodique que ce que je fais d'habitude. L'idée était d'accentuer le côté *Mad Max*, presque mythologique (en dépit de toute sa réalité) duquel est emprunt le paysage du film que je conçois comme une allégorie du futur de toutes les grandes villes.

Cela s'est fait à travers des mélodies aux chœurs dissonants qui s'enfuient sans qu'on ne puisse les saisir,

aussi grâce à l'apport de sonorités électroniques par le biais de synthés.

D'ailleurs, l'un des morceaux, intitulé *L'œil de Dieu*, accompagne un plan de cette ville, quasi maudite, qui semble être vouée à cette punition, cette misère sans issue. En fait, je ne voulais surtout pas souligner ou surligner des émotions dont l'intensité se suffit à elle-même, mais au contraire dépouiller les scènes et installer une ambiance gênante pour le spectateur, d'une certaine manière mis face à sa culpabilité d'être là et de n'avoir rien fait. Le propos du film est de bousculer et émouvoir.

Quelques mots à propos de l'aventure vécue en solo et en tandem ?

L'aventure *Capharnaüm* s'est vécue en deux pans. D'abord, en solitaire, de part mon rôle de compositeur certainement, et surtout de producteur, sans cesse confronté à des difficultés, majoritairement d'ordre financier.

Ensuite, à deux, il y a certainement le fantasme de ce film puis le combat pour lui donner vie, dans un souci de réalité qui nous a contraints à tout filmer sans pellicule.

Cela nous a permis de capter plus de 520 heures de rushes et autant de moments de vérité qui rapprochent davantage *Capharnaüm* des histoires qu'il raconte. Même les personnages faisaient partie de notre quotidien et on a dû empoigner leurs problèmes comme si c'était les nôtres, les prendre en charge parfois, faire les papiers de Zain et de Rahil en est un exemple.

Humainement parlant, en plus de la fabuleuse communauté qui s'est créée autour du film, c'était une aventure dont on aura du mal à se remettre.



ZAIN AL RAFEEA

Dans le rôle de *Zain*

زين الرفيع

Né le 10 octobre 2004 à la Mliha d'Est à Daraa en Syrie, c'est le deuxième fils de ses parents Ali Al Rafeea et Nour Al Hoda Al Saleh.

Zain a été privé de son droit à l'éducation depuis les conflits de Daraa en 2012.

Cette même année, alors que la situation

devenait insoutenable pour les parents et leurs quatre enfants (l'aîné a 8 ans à l'époque), la famille a déménagé au Liban.

À Beyrouth, Zain ne s'adapte pas au système éducatif et reçoit une éducation plutôt irrégulière à la maison. Depuis l'âge de 10 ans, il cumule les petits emplois comme livreur de supermarché. Sa vraie passion est l'élevage de pigeons et il rêve d'ouvrir un jour un magasin de pigeons.

En 2016, il est repéré par la directrice de casting parmi d'autres enfants de son quartier à Beyrouth, immédiatement séduit par son caractère complexe : ce mélange d'humour et de charisme déchirant, faisant de lui « la perle rare » que cherchait Nadine Labaki.

YORDANOS SHIFERAW

Dans le rôle de *Rahil*

يور دانوس شيفراو

Elle est née entre la fin des années 80 et le début des années 90 à Asmara, la capitale d'Érythrée. Enfant, elle se retrouve seule dans un camp de réfugiés à Debre Zeyit en Éthiopie alors que sa mère décède. Elle vit brièvement avec son père avant que ce dernier ne meure d'une ancienne blessure de guerre.

Pendant les années qui suivent, elle est séparée de ses 4 sœurs et constamment

déplacée de camp en camp. Elle ne reçoit aucune éducation et se voit donc forcée à devenir adulte prématurément, elle travaille en tant que cireuse de chaussures et contrôle les tickets de stationnement de parking tout en étant sans domicile fixe.

À l'âge de 20 ans environ, elle retrouve deux de ses sœurs qui travaillent comme aides domestiques à Beyrouth.

Elle devient femme de chambre également, jusqu'à ce qu'elle fuie son employeur et continue alors à vivre et travailler illégalement dans le pays.

En 2016, elle rencontre la directrice de casting de *Capharnaüm* et lui raconte sa lutte et l'espoir qui l'anime : pouvoir offrir aux enfants orphelins un avenir meilleur.

Comme son personnage dans le film, Yordanos est sans-papiers et se fait arrêter pendant le tournage. Elle est emprisonnée puis relâchée ensuite, grâce à l'aide de Nadine Labaki.





BOLUWATIFE TREASURE BANKOLE

Dans le rôle de *Yonas*

تريجر بنقوله

Au Liban en 2014, le père de Treasure, Oluyemi Damilola Bankole, né au Niger (Ikeji-Arakeji), rencontre Rosemary Karanjo, née au Kenya (Komarock).

Treasure est née le 21 Novembre 2015, à l'hôpital d'Abou Jaoude, à Jall Ed Dib, au Mount-Liban.

Ses deux parents travaillent au Liban comme agents d'entretien, mais son père a fini par

devenir DJ pour la scène underground africaine tandis que sa mère restait à la maison pour s'occuper de leur fille.

La famille a déménagé constamment, fuyant le racisme qu'ils ont rencontré partout.

En 2015, ils s'installent à Nabba, à Beyrouth, et c'est là-bas que Treasure est repérée par l'équipe de casting, un an plus tard.

À la fin de cette même année, alors que *Capharnaüm* était encore en tournage, les parents de Treasure ont été arrêtés. L'équipe de tournage s'est battue, se rapprochant de la sécurité publique pour les libérer et leur permettre de quitter le pays en toute sécurité.

La famille a finalement été expulsée le 6 mars 2018.

Treasure et sa mère sont retournées au Kenya, et restent séparées du père qui est, quant à lui retourné au Nigéria. Ils vivent aujourd'hui dans l'espoir d'être un jour réunis lorsque les circonstances le permettront.

KAWTHAR AL HADDAD

Dans le rôle de *Souad*

كوثر الحداد

Née en 1973 à Wadi Khaled à Tripoli, au Liban, elle déménage avec ses parents et ses six frères et sœurs au Koweït, où son père décède en 1975.

La famille revient à Beyrouth en 1990 lors de l'invasion du Koweït. Kawthar détient des papiers d'identité de deuxième classe et est traitée donc comme une citoyenne de deuxième ordre.

La vraie passion de Kawthar était d'étudier dans l'espoir de devenir médecin.

Malheureusement, elle quitte l'école afin d'aider sa mère à la maison.

En 1999, elle se marie avec Yasser Issa, qui ne possède pas non plus l'entièreté de ses papiers d'identité. Depuis, Kawthar lutte pour déclarer légalement ses deux fils Hussein et Mohamad afin de leur garantir l'accès à l'éducation, le système de santé, et l'immunisation.

Kawthar a travaillé comme aide domestique et a exercé divers autres emplois peu rémunérés pour subvenir aux besoins de sa famille.

En 2016, la directrice de casting de *Capharnaïm* la repère alors qu'elle était en train de s'occuper des orphelins de son frère à Wata el Msaytbeh à Beyrouth.





FADI KAMEL YOUSSEF

Dans le rôle de *Selim*

فادي كامل يوسف

Il est né le 21 mars 1971 à Tareeq El Jdide, à Beyrouth au Liban.

Le divorce de ses parents le laisse marqué et désorienté pendant son adolescence. Il quitte l'école d'Al Makassed en CM2.

En 1994, il se blesse à la jambe lors d'un accident en motocyclette et tente de se suicider après avoir reçu la facture de l'hôpital, qu'il ne pourrait jamais payer.

Depuis l'âge de 11 ans, Fadi a cumulé les emplois, comme chauffeur de taxi pendant 12 ans. Il ouvre ensuite son propre café à Tareeq El Jdide où il habite.

« Je suis un ambassadeur des pauvres. Souvent je dormais sur les toits et les rochers à Ramlet El Bayda » se souvient Fadi lors de son entretien de casting.

Pendant la guerre de 2006, Fadi se marie avec Hayat. En 2014 ils ont leur premier enfant, Habiba.

Pendant l'été 2017, à la fin du tournage, Fadi décide de changer son mode de vie et rentre alors au centre de désintoxication Oum El Nur.

HAITA (AKA CEDRA) IZAM

Dans le rôle de *Sahar*

سیدرا عزام

Née aux alentours de l'année 2004, selon les souvenirs de son père, dans le quartier d'Al-Ashrafiya à Alep en Syrie, elle s'installe au Liban en 2012, à Ouzai Beyrouth avec ses parents et ses 4 frères et sœurs.

En 2014, sa sœur aînée Sossi se noie dans

la mer. En 2016, sa mère donne naissance à une petite fille, que les parents nomment à nouveau Sossi.

Cedra, qui allait à l'école en Syrie, trouve un nouveau destin à Beyrouth. En 2014, son père, immigrant illégal dans le pays, lui demande de l'aide pour subvenir aux besoins de la famille. Elle devient marchande de chewing-gum dans les rues de Beyrouth.

En 2016, elle est repérée par la directrice de casting.





ALAA CHOUCHNIEH

Dans le rôle d'Aspro

علاء ششنية

Né le 17 septembre 1979 à Abou Dhabi aux Émirats Arabes Unis, il grandit au Yémen jusqu'à ce qu'il déménage à Beyrouth durant la guerre yéménite de 1990. Il a la double nationalité palestinienne et libanaise.

Au Liban, il fréquente l'école de l'OSTNU (UNRWA) jusqu'à ce que ses parents l'en

retirent au CM1 à cause de leur situation économique limitée.

Il travaillait pour la sécurité au sein d'un parti politique, avant d'être trahi par ses commandants, arrêté et emprisonné pendant 5 ans.

« J'ai plus de mandats d'arrestations qu'un arbre n'a de feuilles » dit-il à la directrice de casting pour le tournage de *Capharnaüm* quand ils se rencontrent en 2016.

En 2018, Alaa ouvre un kiosque de nourriture et boissons à Ard Jalloul dans Beyrouth au Liban.

Liste artistique

الممثلين

ZAIN AL RAFEEA

Zain

YORDANOS SHIFERAW

Rahil

BOLUWATIFE TREASURE BANKOLE

Yonas

KAWTHAR AL HADDAD

Souad

FADI KAMEL YOUSSEF

Selim

CEDRA IZAM

Sahar

ALAA CHOUCNIEH

Aspro

NADINE LABAKI

Nadine

Liste technique

الفريق التقني

RÉALISATION

Nadine Labaki

SCÉNARIO

Nadine Labaki, Jihad Hojeily, Michelle Kesrouani

EN COLLABORATION AVEC ET AVEC LA PARTICIPATION DE

Georges Khabbaz

Khaled Mouzanar

MUSIQUE ORIGINALE

Khaled Mouzanar

IMAGE

Christopher Aoun

MONTAGE

Konstantin Bock, Laure Gardette

SON

Chadi Roukoz

MIXAGE

Emmanuel Croset, Matthieu Tertois

DIRECTEUR ARTISTIQUE

Hussein Baydoun

COSTUMES

Zeina Saab Demelero

CASTING

Jennifer Haddad

ASSISTANAT À LA RÉALISATION PRODUCTION EXÉCUTIVE

Toufic Khreich

Pierre Sarraf et Marianne Katra

UNE PRODUCTION

Mooz Films

EN ASSOCIATION AVEC

Cedrus Invest Bank SAL

AVEC LA PARTICIPATION DE

Sunnyland Film Cyprus LTD membre de ART Group

EN ASSOCIATION AVEC

Doha Film Institute

EN CO-PRODUCTION AVEC

KNM FILMS

BOO FILMS

THE BRIDGE PRODUCTION

SYNCHRONICITY PRODUCTION

LOUVERTURE FILMS

OPEN CITY FILMS

LES FILMS DES TOURNELLES

PRODUIT PAR
PRODUCTEUR
COPRODUCTEUR
COPRODUCTEUR

Khaled Mouzanar
Michel Merkt
Akram Safa
Pierre Sarraf

COPRODUCTRICE ASSOCIÉE
COPRODUCTEUR ASSOCIÉ

Anne-Dominique Toussaint
Jason Kliot

PRODUCTEURS ASSOCIÉS

Fouad Mikati
Candice Abela
Samer Rizk
Georges Sarraf
Sylvio Sharif Tabet
Ray Barakat
Chady Eli Mattar
Antoine Khalife
Joslyn Barnes
Danny Glover
Wissam Smayra

FORMAT IMAGE
FORMAT SON
DURÉE

2.39
5.1
123 min



COPYRIGHT MOOZ FILMS 2018

Distribution France



2, rue Bivouac Napoléon – 6^{ème} étage
06400 Cannes
Standard : +33 4 93 68 90 20

ARIANE TOSCAN DU PLANTIER
ariane.toscan@gaumont.com

QUENTIN BECKER
quentin.becker@gaumont.com

Ventes Internationales

wild bunch

5 square Mérimée – 1^{er} étage
06400 Cannes
Téléphone : + 33 4 93 68 73 53

EVA DIEDERIX ediederix@wildbunch.eu
SILVIA SIMONUTTI ssimonutti@wildbunch.eu
OLIVIER BARBIER obarbier@wildbunch.eu
FANNY BEAUVILLE fbeauville@wildbunch.eu
OLPHA BEN SALAH obensalah@wildbunch.eu